


1.

L'amour du théâtre

Août 1640

Ce jour-là, au théâtre du Globe ¹, la jeune Abra faisait partie du public du parterre, exubérant, turbulent, enthousiaste. Elle était si proche de la scène qu'en tendant le bras, elle aurait pu toucher la chausse du grand Samuel Garland, habité par le rôle de Faust. Une fois l'ultime tirade du comédien déclamée, une salve d'applaudissements fit trembler les murs du théâtre. Samuel Garland était l'acteur favori du moment. Quand il salua son public, il ne manqua pas de faire un clin d'œil à Abra qui, les joues roses de plaisir, battait des mains avec vivacité.

Sur le toit, en cette fin d'après-midi, on rabaissait le drapeau qui servait à annoncer qu'une représentation était en cours. Quand Samuel apparut dans ses vêtements de ville, il fit signe à la jeune fille qui l'attendait dehors de le rejoindre. Abra lui prit le bras, un sourire ravi aux lèvres.

– Dites donc, mon ami ! s'exclama James Noth, un fringant comédien nouvellement arrivé dans la troupe et

1. Chaque pictogramme correspond à une note historique, que vous trouverez en fin de volume.

qui jouait le rôle du clown. Vous les séduisez à peine sorties du berceau... Quel âge a-t-elle, celle-ci ? Douze ans, à peine...

– Ne dites pas de sottises, rétorqua Samuel de sa belle voix grave. Abra est ma nièce, je la reconduis chez elle.

– Et j’ai dix ans ! ajouta l’intéressée.

James s’inclina devant elle.

– Vous devez être très fière de votre oncle, jeune fille.

– Bien sûr ! C’est le meilleur acteur de Londres. De l’Angleterre, et sûrement du monde entier !

Samuel replaça tendrement une mèche rebelle derrière l’oreille de sa nièce.

– J’aime ta ferveur, Abra chérie, mais attends d’avoir vu tous les autres pour juger, lui dit-il avec un clin d’œil.

Le Globe était situé sur la rive sud de la Tamise, en dehors des murs de la Cité de Londres. Le quartier abritait les marginaux, les filles de joie, les trafiquants et les théâtres qui, de l’avis de certains, étaient à ranger parmi les lieux de débauche.

Pendant la représentation de *La tragique histoire du docteur Faust*² quelques instants plus tôt, le soleil brillait, éclairant la scène à ciel ouvert. À présent, des nuages lourds cachaient la lumière, donnant un aspect terne aux façades des maisons.

Samuel vivait dans la Cité, de l’autre côté du fleuve. Le bras tout fin d’Abra était accroché au sien, ils avançaient le long des quais.

2. Pièce de Christopher Marlowe.

– Pont de Londres en vue ! s'écria joyeusement la jeune fille en tendant un doigt.

Abra était grande pour son âge. Malgré tout, elle devait faire deux pas quand les longues jambes de son oncle n'en faisaient qu'un. Elle trottinait, très gaie. Tandis qu'ils passaient devant le coin de Deadman's place, un homme se dressa sur leur route. Habillé proprement mais sans élégance, les cheveux courts, il surgit de la ruelle tel un diable de sa boîte. Abra eut le temps de voir, dans l'ombre de cette rue, une femme dépenaillée aux grands yeux effrayés, plaquée contre un mur. La main sur le cœur, elle s'enfuit à l'opposé de l'individu qui venait de la lâcher.

– Aussi vrai que je m'appelle Hugh Gardiner, ne serait-ce pas Samuel Garland ? dit-il d'un air mauvais. Samuel Garland, qui occupe la « profession » d'acteur... Le voilà en compagnie d'une toute jeune fille, qui plus est. Ce n'est pas un endroit sain pour une enfant de cet âge.

Il fit glisser son regard de Samuel à Abra. Son visage était de craie, émacié, sévère.

– Que faites-vous donc ici ? lui rétorqua le comédien. Vous qui êtes si pur dans tout ce que vous faites, proclamez et pensez, et qui aimez si peu vous amuser. Le quartier des théâtres est réputé pour sa légèreté, et non pour la rigueur que vous affectionnez.

– Justement. Si je suis descendu dans cet antre du diable, c'est pour purifier les âmes qui s'y trouvent.

Abra pensait à la femme affolée qui s'était enfuie. Elle n'avait eu que le temps de l'apercevoir, cela lui avait suffi pour distinguer ses vêtements pauvres mais aguicheurs et son visage marqué par la misère sous son maquillage. Ce devait être une fille de joie, on en croisait souvent dans les environs. Samuel lui avait expliqué qu'elles vendaient leurs charmes. Elles avaient un tel besoin d'argent qu'elles acceptaient tous ceux qui voulaient être leurs clients. Hugh Gardiner était l'exception, il l'avait terrifiée. Quelque chose dans son regard lui donnait l'air démoniaque, même s'il prétendait vouloir éradiquer le diable. Abra avait déjà rencontré des hommes sévères, seulement celui-là paraissait plus fou que sévère. Elle se rapprocha davantage de Samuel. Ce dernier lui serra la main, toujours posée sur son bras.


– Laissez-nous passer, dit-il froidement. Nous rentrons chez nous.

– Et vous feriez mieux d'y rester, plutôt que de vous produire dans ces dépotoirs, ces fosses septiques ! Le théâtre est un plaisir coupable et une perte de temps détestable. On y glorifie la violence, le meurtre, la débauche...

– Ainsi que l'amour véritable, le courage, l'héroïsme, et parfois la piété et la vertu, compléta malicieusement Samuel.

Hugh Gardiner cracha aux pieds du comédien et d'Abra.

– Un jour, vous et vos semblables, âmes dépravées – que dis-je, avez-vous une âme ? – recevrez enfin votre

juste châtement. Vous serez conspués, chassés et enfermés dans la Tour de Londres³, tous autant que vous êtes, en lieu et place de notre cher William Prynne , l'innocent. Oui, je vous le prédis !

Agité, il promenait son doigt autour de lui. Il crachait et postillonnait, ses éclats de salive se mêlant à une pluie fine qui commençait à tomber. Au plus fort de sa diatribe, alors qu'il pointait son doigt en l'air, un éclair zébra le ciel et la pluie s'intensifia.

– Assez ! s'impatienta Samuel en le repoussant. Laissez-nous en paix ! Vous n'allez pas faire subir à une jeune dame le mauvais temps ? Nous rentrons. Viens, Abra.

Ils passèrent devant Hugh Gardiner, qui ricana.

– Vous vous rappellerez mes mots, continua-t-il pendant que Samuel entraînait sa nièce vers le pont. Oui, vous vous souviendrez de moi quand le châtement s'abattra enfin sur vous !

Abra et Samuel firent les derniers pas qui les séparaient de leur maison, en courant. La pluie avait redoublé d'intensité. Ils étaient trempés.

Samuel aida la petite fille à changer ses vêtements mouillés et à se sécher. Puis il se retira dans sa chambre. Abra attendait toujours avec impatience la nouvelle apparition de Samuel, comme sur scène, car lorsqu'il ressortait de sa chambre, sec et rhabillé, débarrassé de sa coiffe d'homme et de sa fausse moustache, il redevenait Esther Garland, sa mère. Elle saluait gaiement d'une

3. Forteresse londonienne, elle est utilisée comme prison.

révérence et Abra l'applaudissait en riant. Bien qu'elle y fut habituée, cette transformation ne manquait pas de l'époustouffer. Elle était fière aussi de la confiance qui lui était accordée : ils n'étaient que deux au monde à connaître le secret de la véritable identité du grand Samuel Garland. Trois en comptant Esther.

Ce changement de costume la consola un instant de leur triste rencontre. En repensant au regard fiévreux de Hugh Gardiner, à ses longues mains blanches et anguleuses, si grandes qu'elle avait craint un instant qu'elles l'empoignent pour la tirer loin de sa mère, elle tremblait encore.

Esther s'assit à ses côtés.

– Maman, qui est ce William Prynne dont l'inconnu dans la rue parlait ?

Sa mère lui enleva délicatement la serviette qui recouvrait ses cheveux, avant d'attraper un peigne sur la table en face d'elles.

– William Prynne est un homme de droit. Il écrit, s'occupe de politique, critique, se révolte... répondit Esther. C'est aussi un puritain.

– Qu'est-ce donc, un puritain ?

Esther posa le peigne sur ses genoux et leva le nez vers le plafond, elle cherchait la meilleure réponse possible, simple et claire. Il n'était pas tard, elle ne voulait pas endormir sa fille par un discours assommant.

– Vois-tu, Abra, dans notre pays, deux camps se sont longtemps affrontés : les catholiques et les protestants. Ils prient le même dieu, mais ont une manière différente de

le faire. Par exemple, les catholiques obéissent au Pape, pas les protestants. Depuis un siècle, des conflits parfois sanglants les ont opposés. Il fut un temps où l'Angleterre était catholique. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. C'est le roi qui est le gouverneur suprême de l'Église d'Angleterre, qui, tout en se rapprochant des idées protestantes, a conservé certains éléments de la tradition catholique.

– Alors la religion à laquelle on doit obéir maintenant, c'est un mélange des deux ?

– On peut dire cela. Or, les puritains sont de fervents adeptes du protestantisme. Pour se démarquer de ce qu'ils appellent le papisme, la religion du Pape et des catholiques, ils abolissent les ornements, les fêtes, les cérémonies qui en sont des symboles. Ils prônent la rigueur et l'austérité. Le mot « puritain » dont on les affuble vient d'ailleurs du verbe « purifier », leur obsession. William Prynne est un représentant de ce mouvement.

Abra hocha la tête avant de poser une autre question :

– Est-il vraiment en prison ?

– Oui. Après avoir été condamné à se faire trancher les oreilles.

Sur le visage de la jeune fille se dessina une grimace de dégoût.

– Quelle horreur ! Qu'est-ce qui lui a valu un tel châtement ?

Esther soupira avant d'expliquer :

– Il a écrit un livre qui a fortement déplu à la cour de Sa Majesté.

– Qu’y disait-il ?

– Il épanchait la mauvaise opinion qu’il avait du théâtre.

Entre autres, il s’est insurgé contre les femmes qui osent monter sur scène. William Prynne les traite de courtisanes et de prostituées. À ses yeux, une femme qui joue devant un public fait un métier aussi peu respectable que celle qui vend ses charmes dans les rues. Pour son malheur, la reine s’était montrée dans une pastorale, à la cour. Par conséquent, il fut accusé de l’avoir insultée. Il s’en prend à tous ceux qui jouent, qui écrivent, qui regardent, et qui, au pouvoir, laissent l’art dramatique vivre. Ses mots sont durs.

Esther se leva et se dirigea vers sa bibliothèque. Elle en sortit un gros recueil d’au moins mille pages. Esther, qui avait appris de son père, avait enseigné la lecture à sa fille. Elle tenait à ce qu’Abra possède le maximum d’outils pour faire son chemin dans la vie.

La jeune fille étudia le titre sur la couverture.

– *Histriomastix*...

Esther désigna du doigt un signet. Abra alla à la page qu’il marquait. Les mots qu’elle y lut, implacables et cinglants, injustes, la heurtèrent. L’auteur n’économisait pas les qualificatifs pour désigner les pièces de théâtre et ceux qui les faisaient vivre : coupables, obscènes, impies, illicites, infâmes, malséants. Selon lui, elles étaient à l’origine des pires maux, corrompant l’esprit et l’âme des hommes, les églises et les républiques. Au sujet des actrices, William Prynne prenait pour exemple Saint Paul, qui interdisait aux femmes de parler en public. Pourquoi donc les chrétiennes

auraient l'impudence d'aller contre ce précepte ? Abra trembla quand elle vit inscrit, noir sur blanc, que celles qui s'habillaient en homme commettaient un « péché abominable ». Elle referma l'ouvrage, effarée.

– Eh bien ! Pourquoi possèdes-tu un exemplaire de ce livre affreux ?

– Il est bon de connaître ses ennemis. Malgré tout, j'estime que les juges ont été trop sévères avec Prynne.

– Il a pourtant dit des choses horribles et fausses !

– Certes, toutefois si la vengeance peut être plaisante, elle ne grandit pas l'âme. La reine a demandé la clémence pour lui, sans être écoutée. De plus, je considère qu'il avait le droit d'exprimer sa pensée. Bien qu'il ne laisse pas les femmes agir de façon semblable.

Pour Abra, les mots de cet homme faisaient froid dans le dos. Elle qui aimait tant l'art dramatique et n'y voyait que du bonheur et de la beauté, elle ne comprenait pas qu'on puisse le juger si mal.

– Les puritains partagent l'avis de William Prynne et de Hugh Gardiner ?

– Je le crois. Leur rang grossit en Angleterre. Ce qui donne au théâtre davantage d'ennemis. Cependant il a aussi ses amis, comme le roi Charles et surtout la reine. 🐼

– Justement, le roi ne pourrait-il faire changer les lois ? Autoriser les femmes à jouer ? Son épouse pourrait le convaincre !

– Le roi a d'autres préoccupations en tête et puisque les puritains, qui ne le portent pas dans leur cœur, gagnent

en influence, ce n'est pas le moment d'imposer ce genre de décisions s'il ne veut pas irriter ses opposants plus que nécessaire.

– C'est si injuste... Ton talent ne sera jamais connu sous ton véritable nom. Mais je suis fière de toi, maman : tu réussis à monter sur scène malgré les obstacles. Et si la reine le savait, elle serait fière de toi aussi !

Esther rit de bon cœur.

– Chère Abra, peut-être as-tu raison, mais je ne me risquerais pas à le lui révéler. Après tout, son époux est le garant du respect des lois de son royaume. Il est vrai néanmoins que la reine Henriette-Marie pourrait faire figure d'espoir pour notre art¹. Si seulement les temps étaient plus paisibles... Nous verrons ce que l'avenir nous réserve. En attendant, préparons-nous à sortir, nous allons rendre visite aux Stephens ce soir.

– Comment va Clara ?

– Mal, j'en ai peur...

Esther serra fort la main de sa fille.

– Abra, si le pire devait arriver, nous soutiendrions sa famille.

– Bien sûr, maman. Tu peux compter sur moi.